

« Black Mirror », sur Netflix : nos cerveaux à l'épreuve des nouvelles technologies

La septième saison de la série dystopique créée par Charlie Brooker se regarde sans déplaisir, même si l'écriture a du mal à se renouveler.

Par Audrey Fournier



Chris O'Dowd et Rashida Jones dans la série « Black Mirror », créée par Charlie Brooker.

Lointaine héritière de [La Quatrième Dimension \(1959-1964\)](#), *Black Mirror*, série anthologique créée (d'abord pour la chaîne Channel 4, puis pour Netflix) par le journaliste britannique Charlie Brooker, explore, depuis plus de dix ans et avec une bonne dose d'humour noir, notre rapport aux nouvelles technologies, leur influence sur nos vies et la société dans laquelle nous vivons.

De trois épisodes par saison, la série s'est allongée à cinq, puis jusqu'à six épisodes dans cette septième salve. Elle n'a pas pour autant gagné en cohérence, et *Black Mirror* reste plus que jamais une série inégale, que l'on picore plus qu'on ne la dévore. Cette façon de s'inscrire à contre-courant des modes de consommation des séries n'est d'ailleurs pas sa caractéristique la moins intéressante.

Il n'empêche, cette nouvelle saison, mise en ligne moins de deux ans après la précédente, est un cru moyen, malgré un premier épisode plutôt réussi sur un dispositif permettant à une jeune femme de survivre à une tumeur au cerveau, à condition d'accepter (et de payer pour) que son organe ne lui appartienne plus tout à fait. Sentimental et très joliment incarné par Rashida Jones et Chris O'Dowd, cet épisode éclipse le suivant, variation intéressante mais inaboutie sur le *gaslighting* (une forme de manipulation mentale), et surtout le troisième, qui devait pourtant être le morceau de bravoure de la saison.

Interprété par Issa Rae et Emma Corrin (la série a toujours su attirer les beaux noms), cet épisode de plus d'une heure propulse une actrice célèbre dans une sorte de remake, généré par ordinateur, d'un grand classique du cinéma hollywoodien, qu'une patronne de studio désespérée tente de remettre au goût du jour pour sauver sa boîte. Ce qui aurait pu être une puissante mise en perspective des conséquences de l'intrusion de l'intelligence artificielle dans une industrie cinématographique fragilisée disparaît malheureusement sous une romance aussi mièvre qu'opportuniste, entre une actrice vivante et une autre morte. Difficile d'y voir autre chose qu'une tentative de renouer avec l'émotion de *San Junipero*, superbe épisode de [la troisième saison](#) sur deux femmes amoureuses par-delà la mort, couronné d'un Emmy Award en 2017.

Le reste de la saison se regarde pourtant sans déplaisir, même si l'on sent que la série a du mal à se renouveler dans son écriture. Le dernier épisode n'est d'ailleurs rien de moins qu'une suite de [USS Callister, épisode à succès de la saison 4](#). La réalité augmentée, l'immersivité, la frontière étroite entre le *gaming* et la vie réelle, la solitude dans laquelle les technologies enferment fournissent la matière des autres épisodes, plus simples, plus « droit au but ». Même si les twists finaux qui ont fait le succès de la série se sont plus ou moins effacés et que le scénario semble pédaler pour ne pas être rattrapé par la réalité, le talent de Charlie Brooker pour imaginer tout ce qui pourrait mal tourner dans les années qui viennent reste précieux.

